

4

LE TABLEAU DE TÉNIERS,

OU

L'ARTISTE ET L'OUVRIER,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. FERD. DE VILLENEUVE, CH. DUPEUTY ET
K PHILADELPHÉ - MAURICE,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE
DU GYMNASÉ DRAMATIQUE, LE 7 AOUT 1824.

PRIX : 4 FR. 50 CENT.



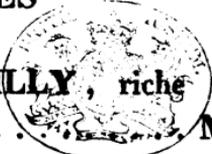
PARIS,
CHEZ QUOY, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉÂTRE,
Boulevard Saint-Martin, N^o. 18 ;
ET CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS - ROYAL.

1824.

PERSONNAGES

ACTEURS.

LE BARON D'HERVILLY, riche
propriétaire. **M. DORMEUIL.**
ESTELLE, sa nièce. **M^{lle} ADELINE.**
CHARLES, son fils **M. PERRIN.**
RAYMOND, peintre-vitrier **M. LEGRAND.**
GROS-JEAN, garçon jardinier. . . **M. BORDIER.**
Un valet-de-chambre.



*La scène se passe au château du Baron, à quelques lieues
de Paris.*

*Tous les débitans d'exemplaires non revêtus de la signature de
l'Editeur seront poursuivis comme contrefacteurs.*

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de
Son Excellence, en date de ce jour.

Paris, le 25 Avril 1824.
Par ordre de Son Excellence,
Le chef-adjoint, **COUPART.**

IMPRIMERIE DE HOCQUET,
Rue du faubourg Montmartre, N. 4.

LE TABLEAU DE TÉNIERS

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente une salle basse du château, donnant sur un parc. — A droite, un chevalet sur lequel est placé un tableau. — A côté, une boîte à couleurs, des pinceaux et une palette. — A gauche, un cabinet auprès duquel on voit un commencement de lambris peint en granit.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, ESTELLE.

Le baron, entre par la porte du fond.

ESTELLE, accourant, et lui remettant une lettre.

Mon oncle.. mon oncle.. voici une lettre que le messager vient de remettre pour vous au concierge du château.

LE BARON, prenant la lettre, et la décachetant.

Je te remercie... ah! ah! je sais ce que c'est... c'est monsieur Durand, mon intendant, qui m'écrit de Paris, que, d'après mes ordres, il m'envoie aujourd'hui même, monsieur Raymond, ce fameux peintre, qui jouit d'une réputation si méritée, et dont plusieurs fois j'ai admiré avec toi les beaux ouvrages, à l'exposition du Musée... il veut bien consentir à venir à ma terre, pour réparer l'accident arrivé à mon tableau de Téniers, auquel je tiens tant... cette réparation sera pour lui l'affaire d'un instant; mais elle demandait un artiste du premier mérite.

ESTELLE.

Comment, mon oncle, cet artiste célèbre consent à venir à votre château, sans vous connaître; et surtout, sans savoir le prix que vous voulez mettre à son travail.

LE BARON.

Sois tranquille, mon Estelle, je suis riche; et il n'aura point à se repentir de sa démarche.

Air : *Vaud. de la Somnambule.*

A Rome, en Grèce, et souvent même en France,
Combien on vit d'artistes malheureux,
Pauvres toujours, pendant leur existence,
N'avoir de gloire et d'argent qu'après eux. ●
Si nous avons, au sein de la patrie,
De grands talents pour la postérité;
Ah! donnons-leur, au moins pendant la vie,
De quoi passer à l'immortalité.

ESTELLE.

Ainsi, mon oncle, quand ce tableau sera réparé, vous me permettrez de le faire placer dans mon appartement.

LE BARON.

Ah! ça... mais tu t'y intéresses donc bien?

ESTELLE.

Mon oncle, depuis que vous avez eu la bonté de me faire cultiver la peinture, je l'ai copié tant de fois.

LE BARON.

Oui... je sais que tu avais du plaisir à en étudier les beautés, la grâce, le fini... mais alors, tu n'étais pas seule; et mon fils...

ESTELLE.

Mon oncle... il est vrai.

LE BARON.

Tiens, mon Estelle, oublie Charles, je te le conseille; songe donc à sa conduite... songe aux larmes qu'il m'a fait répandre, par son entêtement à vouloir être peintre... et cela, parce qu'amateur moi-même de peinture, j'avais eu l'imprudance de lui faire donner, trop jeune encore, les premières leçons d'un art, qui lui inspira

une passion telle... que depuis, il me fut impossible de la combattre... il était mon fils unique; je n'avais plus que lui, pour soutenir, avec honneur, un nom que ses pères avaient illustré dans la carrière des armes... je ne pus supporter son entêtement, sa désobéissance.. et un jour, entraîné, peut-être par un mouvement de colère, je le renvoyai de chez moi.... depuis six ans, je n'ai plus entendu parler de lui.

ESTELLE.

Cependant, il a fait faire auprès de vous quelques démarches.

LE BARON.

Oui... mais je n'ai jamais voulu les accueillir... s'il m'avait écouté, peut-être serait-il maintenant un des officiers les plus distingués... mais non : au lieu de cela, monsieur est sans doute dans quelque petite ville, ou bien, loin de sa patrie, à faire des portraits, pour vivre; et lié probablement avec de mauvais sujets, il s'est perdu comme eux... quelle humiliation !... quel chagrin pour moi !... voyons, toi-même, je t'en fais juge... que ferais-tu à ma place ? réponds.

ESTELLE.

Air : *du Ménage de garçon.* (D'Aimon.)

Vous m'ordonnez de prononcer,
Ah ! mon oncle !.. à peine je l'ose ;
Car, vous devez bien le penser,
Je lui ferais gagner sa cause.
De porter un tel jugement
Je suis peut-être un peu blâmable ;
Mais tout se pardonne aisément,
Quand le juge aime le coupable.

LE BARON.

Non, te dis-je... je ne le reverrai de la vie... je l'ai juré... seule, ma chère Estelle, tu me consoleras... tu me tiendras lieu de tout... mais je t'en supplie, ne me parle jamais de lui.

ESTELLE.

Je tâcherai,

LE BARON.

Allons... il faut que je me hâte d'aller rendre visite au propriétaire de la terre voisine avec lequel j'ai rendez-vous ce matin... je vais donner mes ordres... (*il appelle.*) holà quelqu'un... eh! bien.. est-ce qu'il n'y a personne ici?

SCÈNE II.

LES MÊMES, GROS-JEAN.

(*Il est en blouse avec des sabots et un bonnet de laine , il porte plusieurs pots de couleur qu'il dépose à gauche du théâtre , sur le deuxième plan.*)

GROS-JEAN.

Eh! ben.. quoi.. qu'est-ce qui y a? on y va... ah! pardon excuse, monsieur le Baron, c'est que j'allions porter dans l' vestibule, tous ces petits pots de couleur... et comme j'ai entendu quelqu'un qu'appelait, j' som- m's accouru pour voir quoiqu'c'était qu'il était question.

LE BARON.

Eh! bien... dépose-les là, et vas dire au père Mathurin, mon concierge, que j'ai à lui parler.

GROS-JEAN, *allant au fond.*

Le père Mathurin!.. ça suffit, monsieur l' Baron, j' m'en vas y dire... (*revenant*) eh! mais, j' fais eune réflexion; c'est qu'il n'est point là, l' père Mathurin.

LE BARON.

Eh bien! tu le trouveras dans le parc... du côté de la pièce d'eau, peut-être.

GROS-JEAN.

Oh! que non... je ne le trouverions pas par là, parce que j' m'en va vous dire, monsieur le Baron; à c' matin, voyez-vous, le père Mathurin, il avait comm' qui dirait un brin d' mélancorie; et quand il est mélancorique; l' père Mathurin, c' n'est pas auprès d' la pièce d'eau qu'on l' rencontre... c'est chez la mère *Surette*... vous savez, la cabaretière, là, sur la grande place du village.

LE BARON.

Enfin, va le trouver où il est, et dis-lui qu'il vienne.

GROS-JEAN.

Ah! oui, qu'il vienne... j'entends ben, monsieur le Baron, ça s'rait ben facile, mais c'est que, voyez-vous, l' père Mathurin, quand y a une heure qu'il est chez la mère *Surette*, il n' peut pus marcher.

LE BARON.

Eh! morbleu, c'est bon... en ce cas, va avertir mon jardinier.

GROS-JEAN.

Ah! celui-là, monsieur le Baron, i' n' demanderait pas mieux... mais faut vous dire que c' pauvre cher homme, quand il voit l' père Mathurin qu'a du chagrin, i' n' peut pas s'empêcher d' l'accompagner cheux la mère *Surette*.

LE BARON.

Encore!... eh bien! alors, va chercher mon palefrenier.

GROS-JEAN.

Oui, not' maître, j'y cours.. (*allant et revenant.*)
ah! mais non; y a encore queuqu' chose.

LE BARON.

Comment!... est-ce qu'il est allé aussi rejoindre les deux autres?

GROS-JEAN.

Oh! non, monsieur le Baron; n'y a pas d' danger, il y était allé auparavant.

LE BARON.

Je voulais pourtant charger l'un d'eux d'une commission... il faut absolument que je parte à l'instant... je ne sais comment faire.

GROS-JEAN.

Eh ben! monsieur le Baron.. est-ce que j' suis pas là, moi?

LE BARON.

Comment, tu voudrais?..

GROS-JEAN.

Oh! soyez donc tranquille, on peut s' fier à moi ; j'ai d' l'interligence, allez ; j' suis pas encore si bête que j'en ai l'air.

Air : *Le pauvre Glaudin.* (de la Servante.)

Tout le monde d'moi s'moque,
 Ils croy'nt que ça me choque ;
 Mais c'est moi qui m'moqu' d'eux, je crois,
 Car sur mon compt' quoique l'on glose ;
 J'sais que d'vin' tout d'suite un' chose,
 Pour peu qu'on m'l'explique deux fois :
 C'est qu' j'ai d'esprit, d'la finesse,
 Sans que cela paraisse.

LE BARON, *à part.*

Au fait, rien de plus simple à faire que cette commission ; (*haut*) écoute-moi.

GROS-JEAN.

J' suis tout oreille.

LE BARON.

Il doit venir ici, ce matin même, deux personnes ; la première est un artiste distingué nommé monsieur Raymond ; je veux qu'on ait pour lui les plus grands égards, qu'on lui donne l'appartement du premier ; et que le déjeuner soit prêt pour son arrivée ; l'autre est un peintre dont j'ignore le nom.

GROS-JEAN.

V'là tout !

LE BARON.

Ecoute encore : le premier est chargé de retoucher ce tableau auquel j'attache un si grand prix, et que tu feras porter dans l'appartement qu'il doit occuper ; quant à l'autre, il doit remettre à neuf toutes les peintures endommagées dans les salles du château, ainsi que les corniches et les lambris.

GROS-JEAN.

Comment, c' n'est qu' ça ! parguenne, v'là eune belle malice... il faudrait que j' fussions bien bête, pour n' pas comprendre ça, par exemple.

UN VALET DE CHAMBRE, *entrant.*
Monsieur le Baron, les chevaux sont à la berline.

LE BARON.

C'est bon, j'y vais. (*le valet de chambre sort.*) Estelle, viens, mon enfant.

GROS-JEAN, *à part.*

Ah! ça moi, puisque me v'là intendant, j' m'en vas mettre ma veste des dimanches, mon gilet serin, et mon bolivar en paille d'avoine.

LE BARON, *à Gros-Jean.*

Tu m'as entendu.

Air : des Grisettes.

Fais preuve ici d'intelligence,
Quitte cet air lourd et pesant ;
Souviens-toi bien qu'en mon absence,
Tu dois passer pour l'intendant.

GROS-JEAN, *à part.*

Pour bien remplir cette intendance,
J'crois qu'j'ai les princip's suffisans ;
Aux rich's je f'rai la révérence,
Et la grimace aux petit's gens.

LE BARON ET ESTELLE.

Fais preuve ici d'intelligence,
Quitte cet air lourd et pesant ;
Souviens-toi bien qu'en ^{mon} absence
notre
Tu dois passer pour l'intendant.

GROS-JEAN.

Je ferai preuve d'intelligence,
J'quitt'rai cet air lourd et pesant,
Et m'souviendrai qu'en vot' absence,
Je dois passer pour l'intendant.

(*Le Baron et Estelle sortent par la gauche. Gros-Jean les suit, et sort du même côté.*)

SCÈNE III.

RAYMOND, *seul, il entre par la porte du fond tenant des brosses, et une règle à la main, et quel-*
Le Tableau de Téniers.

ques rouleaux de papiers sous le bras. Il paraît examiner tout.

Pas mal, pas trop mal les corniches; Pas mal non plus, le lambris... Un peu en retard seulement... J'vois c'que c'est... Y aura du gratage... Quoi'çà l'ouvrage est assez belle à traiter... Tout à l'huile... Rien qu'à l'huile... Je n'connais qu'ça, moi... J'vivrais dans l'huile... Allons, allons, v'là une belle occasion de faire briller mon génie... Et mon vernis... Ça va... L'état marche; la pratique donne... Surtout depuis que j'ai eu l'idée de mettre sur le haut de ma boutique de la rue Mouffetard : *A la brosse de Raphaël, Eustache, Raymond artiste, peintre, vitrier, colleur.* Avec ça, que maintenant la peinture est demandée sur place, et même dans la banlieue... Et à qui doit-on ça?... Aux progrès de la bâtisse... En fait-elle des progrès, la bâtisse!... Depuis la nouvelle Athènes, jusqu'au marché aux chevaux, on n'voit que des maisons neuves... C'qui n'fait pas diminuer les loyer... Car pus on bâtit, et pus ça renchérit... Pour peu qu'ça continue, on ne pourra plus se loger du tout... Ça fait crier le locataire, je l'sais ben... Mais on a un autre but philanthropique... C'est que ça occupe le corps respectable des peintres, vitriers, colleurs et badigeonneurs de la capitale... La brosse est considérée... ça pousse aux beaux-arts... Et j'en sais quelque chose, moi qu'en est l'enfant gâté.

Air : de Crispin, dans les Folies amoureuses.

(Par Castil-Blaze.)

A peine au sortir de l'enfance,
 En compagnon gâiment je fis mon tour de France,
 La règle en main, les vitres sur le dos,
 Dans le gousset mon diamant et mes marteaux.
 Ne mangeant guère,
 Vivant d'eau claire;
 Offrant partout mes clous, mon mastic et mon verre;
 Toujours chantant,
 J'allais criant :
 Remplacez,
 Replacez
 Vos carreaux cassés.

Voyageant au clair de la lune,
 Des voleurs je bravais la troupe importune ;
 Car, comme le bon juif errant,
 Je n'avais au fond de ma poche,
 Hélas ! pour tout argent comptant,
 Jamais que mes cinq sous vaillant...
 Mais enfin j'aperçois un coche ;
 Sans tarder je saute dedans,
 Honteux de vendre mes talens
 Aux bourgeois des départemens.
 Je rentre à Paris, et je sens palpiter mon ame,
 Je pleure de joie, en voyant les tours NOTRE-DAME
 Quel trouble pour mon cœur !
 L'aspect de ma patrie
 Enflamme mon génie,
 Et je me fais garçon colleur.
 D'abord, dans l'encaustique,
 Puis dans l'art du frotteur
 Je fais ma réthorique ;
 Et nouveau Raphaël, au fond d'une boutique,
 Tantôt je servais la pratique,
 Ou bien je broyais la couleur. (*bis*)
 Mais le vrai génie a honte
 De ne pas être à son compte ;
 Ma réussite fut prompte,
 Je cessai d'être ouvrier...
 Je m'établis moi-même dans la colle,
 Mon coup de tampon fait école,
 Je professe bientôt le métier :
 Oui, mon tampon fait école,
 Et déjà dans mon quartier
 J'étais l'orgueil de la colle
 Et l'honneur du tablier,
 Pour la noble peinture
 Dédaignant les papiers,
 J'ai dans l'embrasure,
 J'ai dans la moulure
 Et dans l'encoignure,
 Cueilli des lauriers...
 Graces à mon pinceau,
 Le pied sur l'échelle,
 Bientôt on m'appelle
 Le moderne APELLE
 Du faubourg Saint-Marceau.
 Sur tous les points, alors, je règne,
 Et pour un gros marchand de vin,
 Nouveau ZEUXIS, je compose une enseigne ;

Et lui peins des raisins.

Ils étaient si vrais, qu'on voyait dupes de l'attrape,
Non pas les oiseaux, mais les buveurs mordre à la grappe.

Du beau c'est le *nec plus ultra*. (bis)

Faut-il un colleur habile ?

(Il fait le geste de coller.)

Me voilà, me voilà ;

Ou bien un frotteur agile,

(Il fait le geste de frotter.)

Me voilà, me voilà.

Un peintre en détrempe, à l'huile ?

(Il fait le geste de peindre.)

Me voilà, me voilà.

Ah ! pour vous, messieurs, j'irais du bras et de la jambe
Pour coller, frotter, peindre, je suis toujours ingambe ;

Et j'entreprends avec éclat

Ce qui concerne mon état.

SCÈNE IV.

RAYMOND, GROS-JEAN.

GROS-JEAN, *en entrant*.

Me v'là joliment requinqué... Et à la figure près,
j'ai l'air d'un intendant.

RAYMOND, *l'apercevant*.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

GROS-JEAN, *à part*.

Oh ! oh ! voilà déjà queu'q'z'un... Il paraît, que j'lui
fais d'effet... Voyons, attention à toi, Gros-Jean...
faut prendre un air quant à moi. (*S'avançant d'un
air d'importance*). Qu'est-ce que vous d'mandais,
vous ?

RAYMOND.

C'n'est pas toi.

GROS-JEAN.

Il paraît que c'est queu'q'z'un de comme il faut...
Quiens, il m'a dit toi... Alors, j'vois bien qu'en ma
qualité d'intendant, faut en rabattre. (*S'avançant vers
Raymond, et lui parlant d'un ton plus poli*.) M'sieur,
pourriez-vous m'dire comment qu'on vous appelle, et
c'que vous êtes, s'il vous plaît ?

RAYMOND.

Eustache Raymond , artiste distingué , mon garçon.

GROS-JEAN.

Comment ! c'est vous qu'êtes m'sieur Raymond.

RAYMOND.

Oui , jeune et beau villageois... C'est moi qui l'est.

GROS-JEAN.

C'est donc vous aussi qu'a du talent ?

RAYMOND.

Un peu... Demande à la déesse aux cent voix , et tu verras ce qu'elle te répondra , la déesse au cent voix.

GROS-JEAN.

La diesse aux cent voix , j'connais pas c'te dame-là

RAYMOND.

Oh ! alors... Il paraît qu'il est comme les lambris , lui... un peu en r'tard.

GROS-JEAN , *d'un ton plus poli , et lui montrant un fauteuil.*

Monsieur Raymond , voulez-vous ben vous donner la peine de vous asseoir , si ça peut être agriable.

RAYMOND.

Merci , gros joufflu , merci... Je n'ai pas encore mérité le fauteuil... Tu ne comprends pas ça , toi... Tu n'es pas à la hauteur... C'est tout simple... Souvent le mérite va à pied , et la nullité en voiture... Par la même raison , la médiocrité s'assied , et le talent se tient debout... Garde ton fauteuil , habitant de la banlieue... J'n'en veux pas... Dans mon art , j'ai l'habitude de me tenir sur mes jambes.

GROS-JEAN.

Comme il vous plaira... Ah ça ! maintenant , voulez-vous être assez bon , pour peu que j'vous expliquisse ce ce qu'il est question.

RAYMOND.

Parle... Mais parle vite... J'suis vif , j'suis très-vif , j't'en préviens... Le génie est vif en général... Ainsi dépêche-toi.

GROS-JEAN.

Notr' maît' est absent pour queu'q'z'instants ; et en attendant, il m'a dit comm'ça... « Gros-Jean... Aussitôt » qu' monsieur Raymond s'ra arrivé, t'auras pour lui » les plus grands égards ».

RAYMOND.

Bien sensible.

GROS-JEAN.

Tu y f'ras mes excuses.

RAYMOND.

N'y a pas d'quoi.

GROS-JEAN.

Tu y tiendras un appartement, et un bon déjeuner tout prêts.

RAYMOND.

Des attentions !... et un bon déjeuner ! Diable, diable, il paraît que l'artiste est considéré ici... bonne maison, c'est de la vieille roche ça bien sûr ; oh ! ça, qu'est-ce qu'il veut faire de moi ? qu'est-ce que c'est qu'l'ouvrage qui m'destine ? car enfin faut savoir. (*Allant du côté opposé au tableau.*) Voyons, indique-moi.

GROS-JEAN.

Eh ! ben, qu'est-ce que vous faites donc ? c'n'est pas de c'côté-là. Vous voyez ben c'tableau.

RAYMOND, *allant au tableau et le regardant attentivement.*

En effet, je crois même que je r'connais la touché... c'est pas mal... j'vois c'que c'est... une danse villageoise... c'est d'histoire... des paysans flamands... c'est tiré du *Vatican*, des loges de *Raphaël*, j'contais ça.

GROS-JEAN.

J'ignore si c'est d'monsieur Vatican ou de monsieur Raphaël, mais c'que j'savons, c'est qu' monsieur le Baron m'a dit de l'faire porter dans vot' appartement, pour que vous le r'peinturassiez, et qu'vous varriez ben tout d'suite d'quoi qu'il s'agit, parce que vous n'étiez pas eune bête.

RAYMOND.

Merci, mais je s'rai très-bien ici, le jour est beau...

(*à part.*) Il parait qu' ma réputation de la rue Mouffertard a fait du bruit dans la banlieue.

GROS-JEAN.

Vous comprenez, n'est-ce pas.

RAYMOND.

Sois donc tranquille, j'comprends toujours, moi, qu'est ce qu't'as dit ?

GROS-JEAN.

Eh! ben, pis qu'vous comprenez... ah! j'suis chargé d'vous dire, que, pour prix de vot' travail, on vous donnera vingt-cinq louis d'or en argent, à moins que vous n'demandissiez plus; alors, on n'vous f'rait point de difficultés.

RAYMOND.

J'n'en frai pas, qu'monsieur l'Baron soit ben tranquille, il peut être tranquille, monsieur le Baron.

GROS-JEAN.

M. Raymond, j'ons bien l'honneur d'être vot' très-humble et très-obéissant serviteur... quand vous voudrez, moi et l'déjeûner seront à vot' service.

RAYMOND.

Il est tout-à-fait intéressant, c'gros joufflu... une poignée d'main, mon garçon. (*Lui frappant sur la joue.*) Tu mériterais que j'te fisse ton portrait pour rien, quoiqu'tu n'sois pas beau... non? tu n'es pas beau... Va, mon ami, va.

(*Gros-Jean sort.*)

SCÈNE V.

RAYMOND, *seul.*

Vingt-cinq louis... il a dit vingt-cinq louis... pour un p'tit tableau. (*le regardant.*) combien ça peut-il avoir... vingt-six pouces de... sur quatorze (*désignant la dimension du tableau.*) En faudrait-il de la détrempe à la toise pour c'prix-là!... ô ma main! ô mes quatre doigts et le pouce!... vous qui guidez journellement ma

brosse dans l'heureuse macédoine du granit... et dans le tortueux labyrinthe du marbré, c'est à vous que je vais devoir l'honneur de toucher du *Raphaël*... Je ne me suis pas trompé. (*Il examine le tableau.*) Quoiqu'ça, j'ai peur d'avoir commis une erreur chronologique, et d'avoir confondu mes auteurs, mes nobles prédécesseurs; car j'aperçois un âne, et j crois qu'dans c'temps-là, n'y en avait pas tant que maintenant... j'y suis, c'est d'école moderne... un âne!... la scène se passe à Montmorency, pas de doute... Voyons, mettons-nous en train... (*Il met un bonnet de papier, et un tablier de toile qu'il a tirés de sa poche... il prend une brosse et une palette.*) Me voilà sous les armes... et à l'ouvrage. Ah! ça, qu'est-ce que c'est que ces petites couleurs qu'ils m'ont mises là c'est sans doute pour la miniature... j'aime mieux les autres, les nuances sont plus décidées. (*Il va au côté opposé chercher un ou deux pots de couleur, qu'il apporte auprès du tableau.*) Commençons... pas mal... pas mal... Voilà un coup de pinceau, qui vaut au moins un louis... (*On entend sonner neuf heures, il s'arrête.*) V'là neuf heures qui sonnent. Ah! diable! j'en suis fâché pour le confrère Raphaël, ou tout autre; mais c'est une heure respectable et sacrée pour le déjeuner. Otons ce tableau, quelque maladroit pourrait gâter l'ébauche. (*Il ôte tableau de dessus le chevalet et le met à terre dressé contre le mur.*) Maintenant songeons à l'appétit.

Air : *Vaudeville de mad. Scarron.*

Vîte allons,
 Détalons,
 Courons à l'office;
 Surtout évitons
 Que rien là-bas ne refroidisse;
 Et qu'un vin
 Frais et sain
 Dans mon gosier glisse;
 Car l'artiste à jeûu
 N'a j'amaï eu le sens commun.

Le ciel arrose la terre,
La pluie arrose la fleur,
Le vin arrose le verre,
Le sang arrose le cœur :
Tout s'arrose dans la vie;
Courons donc sans balancer,
Arroser le génie
Pour le faire pousser.
Vite allons,
Détalons, etc., etc.

SCÈNE VI.

CHARLES, *seul, il arrive par le fond, tenant un album sous son bras.*

Enfin, après six ans d'absence, me voilà donc de retour sous le toit paternel, car j'ai appris que ce château venait d'être acheté par mon père... Charmante propriété, ma foi! et je ne l'aurais pas mieux choisie, pour les sites et les points de vue, moi qui suis connaisseur.

Air : du Vaudeville de la Petite Sœur.

Partout j'exerce mes pinceaux,
Et toujours parcourant le monde,
Dans chaque pays à la ronde
Mon crayon calque les tableaux
Dont la nature est si féconde.
Au curieux j'épargne plus d'un pas;
De chaque objet mon album le rapproche;
Car j'ai la Suisse sous le bras
Et les Alpes sont ma poche.

Il y a quelques jours, je reçois une lettre par laquelle le baron d'Hervilly, mon père, fait prier le peintre Raymond de venir à son château, pour le charger d'une réparation urgente et difficile... Il ignore sans doute que Raymond est le nom que je porte depuis quelques années, et il ne s'attend guère à me voir; j'ai profité de la méprise, espérant savoir, à l'ombre de ma palette, si le cœur de mon père m'est fermé sans retour, et si celui d'Estelle m'appartient encore; mais d'après ce que m'a dit un gros lourdaut, qui semble le factotum de la pro-

Le Tableau de Téniers.

priété... il paraît que l'ouvrage dont on me charge n'est pas d'un genre très-élevé.

SCÈNE VII.

CHARLES, GROS-JEAN.

GROS-JEAN, *d Charles, en entrant.*

Eh ! bien, attendez-moi donc.

CHARLES.

Encore ce paysan !...

GROS-JEAN.

Paysan !... j'sommes intendant pour le moment, aussi j'devons vous dire que v'là votre besogne... (*Il lui montre à gauche les pots de couleur et une partie du lambris à repeindre.*)

CHARLES.

Comment !... c'est là l'ouvrage dont on me charge.

GROS-JEAN, *à part.*

J'agerais ben qu'celui-là n'a pas pour deux liards de talent... il est en veste... (*haut à Charles.*) Oui, mon ami, ça vous regarde, et tenez, voici la note de l'architecte, lisez...

CHARLES, *prenant le papier et lisant.*

Voyons, douze toises de granit, fond gris, moucheté noir, et blanc etc. etc. (*à part.*) Da diable si j'y comprends un mot, par exemple.

GROS-JEAN.

Eh ! bien, y êtes-vous ? oh ! mais soyez tranquille, c'n'est pas encore tout, et si vous peinturlurez bien cette salle-ci, il y aura d'autres peinturlures plus conséquentes à faire, et je vous promets ma protection.

CHARLES.

Comment donc ? mais c'est trop d'honneur en vérité.

GROS-JEAN.

J'gageons qu'vous allez user ici plus de deux cents livres de colle, et au moins cent livres de couleur ; parce que faut qu'vous sachiez qu'y a d'abord à r'peindre les contre-

vents et les treillages; y aura ensuite à r'teindre deux p'tits amours ben gentils, un magot de la Chine, et les deux chiens de fayence en plâtre, qui sont au-dessus d'la grille.

CHARLES.

Quel galimathias me fait-il là.

GROS-JEAN.

Ah! j'oubliais l'principal, y aura encore à rafistoler une girouette.

CHARLES, *à part.*

Allons, je vois que je suis victime d'un quiproquo.

GROS-JEAN, *à part.*

Quoi donc qu'il dit là lui! j'y entends rien moi.
(*haut.*) A propos, faut que j'vous dise ençore, y a ici queuqu'un qui va vous t'nir compagnie; c'est que c'est pas un peintre comme vous, celui-là, c'est un artiste qu'a du talent, car il boit joliment.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

CHARLES.

La méprise est originale, mais puisque la partie est commencée, ne l'abandonnons pas, c'est le seul moyen de me rapprocher de mon père; après tout, ce n'est pas avilir les arts que les employer un peu modestement, et je ne ferai en cela que suivre l'exemple d'un grand maître de l'école moderne.

Air : *Un Page aimait la jeune Adèle.*

Content de l'hôte qui l'héberge,
Naguère encor ne vit-on pas GÉRARD
Tremper dans le vin d'une auberge
Le pinceau guidé par son art :
Non loin d'un célèbre hermitage,
Soudain son génie étonnant
Pour une enseigne de village,
Fit un chef-d'œuvre en badinant.

On vient, à notre rôle.

(*Il se met en devoir de travailler au lambris.*)

SCÈNE IX.

CHARLES, RAYMOND.

RAYMOND, *en entrant.*

Oh! le génie est rafraîchi... ah! ça, à l'ouvrage. (*frappant sur son ventre.*) Je suis lesté au moins pour deux jours. (*Apercevant Charles.*) Ah! ah! un confrère.. eh! mais, qu'est-ce qu'il fait donc là? je crois, dieu me pardonne, que sa détrempe est froide; ça n'fume seulement pas... quelle faute! (*s'approchant de Charles.*) confrère... confrère! (*Charles se retourne et le regarde.*) Permettez... et il a ses deux yeux... j'aurais gagé qu'c'était un artiste des quinze-vingts, et ça granite, c'est-à-dire ça veut graniter.

CHARLES.

Il paraît qu'il s'y connaît celui-là.

RAYMOND, *lui arrêtant le bras.*

Je vous en supplie, mon ami... Collez, broyez... frottez même mais ne granitez pas... (*A lui-même.*) Malheureux propriétaires, à quelles mains on livra la partie essentielle de vos maisons!

CHARLES.

Il est vrai que ce serait mon coup d'essai... Et mon maître...

RAYMOND.

Son maître!... Q'uest-ce que c'est que votre maître, mon ami?

CHARLES.

Monsieur Gérard.

RAYMOND.

Gérard... Connais pas... Quelqu'intrus sans doute... Quelqu'ignare qui ne se sert ni du mastic de *Dilh*, ni de l'encaustique du Japon.

CHARLES.

Comment, vous ne connaissez pas Gérard?... Sa réputation!...

RAYMOND.

Laissez-moi donc tranquille... Il n'y a pas de Gérard dans le bâtiment... Vous allez peut-être m'apprendre ça. Ah ! j'y suis... Vous voulez peut-être dire Gérard... Gérard le *balafre*... Place Maubert.

CHARLES.

Eh ! non Gérard... C'est un des grands peintres de l'époque.

RAYMOND.

Oh ! de l'époque... C'est-à dire du quartier... C'est un gaillard qui n'est pas bête... Il soigne l'ouvrage... Je ne peux pas dire le contraire... Je n'ai pas d'envie, moi d'abord... D'ailleurs nous n'entreprenons pas le même genre... Ce n'est pas que je ne fasse un peu de tout... Et l'enseigne donc !.. *Au grand vainqueur*, chez Desnoyers, vous l'avez peut-être vu, sur un cheval bleu... quelles nuances dans sa panache !.. Il m'a fallu étudier depuis le colibri jusqu'au pierrot... Mais vous ne connaissez pas ça vous ; occupez-vous de votre ouvrage... Mais si j'ai un conseil à vous donner, croyez-moi, allez faire chauffer votre colle.

CHARLES, *riant*.

Ma foi, il a raison. (*Il sort*).

SCÈNE X.

RAYMOND, *seul*.

Ah ! ça.. profitons de l'inspiration.. corrigeons d'abord les arbres.. ils ne sont pas d'un beau verd... fonçons la couleur... (*Il donne un coup de brosse.*) C'est bien mieux à l'œil, voilà un homme, là ; il a un bonnet, ça n'est plus de mode, je m'en vas lui faire un bolivar... et les paysans, on leur met des moustaches. Qu'est-ce donc qu'on mettra donc aux militaires ? Coupons ces moustaches-là. Oh ! quelle inconvenance !.. en voilà un qui embrasse une jeune fille ; dans les arts, respectons les mœurs s'il vous plaît, monsieur Raphaël, une couche de bistre là-dessus.

SCÈNE XI.

RAYMOND , LE BARON.

LE BARON.

Gros-Jean m'a dit que monsieur Raymond était au chevallet.. je suis curieux de connaître le résultat de son travail.

RAYMOND.

Voilà quelqu'un ; c'est sans doute le bourgeois , n'ayons pas l'air de le voir ; je n'aime pas les compliments.

LE BARON , *d part.*

Quel singulier accoutrement !.. n'importe, abordons-le. (*Haut.*) Monsieur Raymond , j'ai bien l'honneur...

RAYMOND.

Monsieur le Baron... c'est moi qui.. c'est que... et d'ailleurs votre déjeuner était excellent.

LE BARON , *d part.*

Allons , décidément c'est un original (*Haut.*) Eh bien ! croyez - vous qu'il soit possible de réparer ce Téniers ?

RAYMOND.

Il paraît que c'est un Téniers. N'ayons pas l'air de nous être blousé. (*Haut.*) Monsieur le Baron , j'ose me flatter de ne pas lui faire du tort.

Air : *Aux temps heureux.*

Sans amour-propre, ici je le confesse,
Je rends en tout justice à cet auteur ;
Mais du dessin s'il avait la finesse,
Il n'avait pas, comme moi, la couleur :
Malgré le nom qu'il s'est fait dans l'histoire,
Du grand Téniers le pinceau créateur
Avait besoin, pour rafraîchir sa gloire,
D'avoir le mien pour collaborateur.

LE BARON.

Alors , je suis sûr que vous avez embelli mon tableau.

RAYMOND.

Je le crois, comme vous ; veuillez vous donner la peine de jeter un coup-d'œil.

LE BARON, *s'avançant.*

Que vois-je!

RAYMOND, *à lui-même.*

Il est ravi, j'en étais sûr.

LE BARON.

Qu'est-ce que cela signifie ?

RAYMOND.

Quiens ; c'est drôle il fait une mine singulière, cependant..

LE BARON.

Monsieur, vous êtes peintre ?

RAYMOND, *à part.*

(*Montrant sa brosse*) En voici la preuve?.. Ah! je vois ce que c'est.. c'est que le tableau est dans un faux jour. (*Il le retourne un peu.*) Voyez-moi ça, maintenant.

LE BARON.

Prétendez-vous plaisanter, monsieur ?

RAYMOND.

Monsieur le Baron, je ne plaisante jamais sur le cheval ; je vous prie de le croire.

LE BARON.

En ce cas, je vous ordonne de cesser sur-le-champ vos travaux.

RAYMOND.

Ce que vous me demandez là est impossible ; je n'ai jamais rendu un ouvrage commencé, et je vais..

(*Il veut continuer à peindre.*)

LE BARON.

Arrêtez, vous dis-je, et je vais à l'instant donner des ordres, pour faire chasser du château un ignorant, un massacre, un barbouilleur enfin. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

RAYMOND, *seul, mettant son bonnet de côté.*

Hein! l'ai-je bien entendu ! barbouilleur.. il a bien dit barbouilleur, (*allant dans le fond théâtre, et parlant à la cantonnade*). Hé! dites-donc vous là-bas.. si vous

voulez un peu plus ménager vos terme , entendez-vous. A-t-on vu me traiter de... je m'moque bien d'son ouvrage au fait !.. comme si elle manquait l'ouvrage... c'n'est pas pour l'histoire de l'argent, certainement, parce que nous sommes au-dessus d'ça dans les arts ; mais , c'est pour l'amour-propre. A moi, une pareille humiliation !.. pour un rien , je s'rais dans l'cas de r'noncer à la peinture , de briser ma brosse. (*Il essaye de la rompre sur son genou*). Oh ! là , là , impossible ; le manche est trop gros, je me suis écorché le genou... que c'est bête... j'suis trop vif aussi.. c'est d'ma faute.

SCÈNE XIII.

RAYMOND , CHARLES.

CHARLES , *en entrant*.

Comment , il est chargé de retoucher un tableau. (*à Raymond*.) Ah ! ça , mais qu'avez-vous donc , confrère ?

RAYMOND.

Rien , rien , une petite égratignure au genou ; mais ce n'est pas ici que ça me fait mal ; (*montrant son cœur*) c'est-là que je suis blessé.

CHARLES.

Mais enfin , que vous est-il donc arrivé ?

RAYMOND.

Ce qui m'est arrivé ?.. vous ne le croireriez jamais. Oh ! dieu , que la peinture est ingrate ! Imaginez-vous , mon cher , que je suis honni , hué , conspué , pas davantage.

CHARLES.

Comment , vous mettrait-on à la porte ?

RAYMOND.

Comme vous dites : à la porte ; un autre aurait peut-être dit : on vous donne votre congé , on vous prie de vous en aller ; mais lui, il a trouvé le mot tout de suite , à la porte. Eh bien ! oui, je ne le dissimule pas, mais on a de ça.

(*Frappant sur son cœur.*) Dans ma race, et je ne me le ferai pas dire deux fois.

Air : *Sans murmurer.*

Sans murmurer

Je souffre qu'on me chasse ;

Jusqu'à la fin, j' prétends bien me montrer.

Tel, Aristide, à Rome, sur la place,

Sut déposer son casque et sa cuirasse,

Sans murmurer.

CHARLES.

Comment, on ne voudrait plus de peintre ici ?

RAYMOND.

Rassurez-vous , ça ne peut pas vous atteindre.. la médiocrité n'a jamais rien à redouter.. (*montrant le granite que Charles a commencé*), quand on granite comme ça, on ne redoute pas l'envie ; elle ne s'attache qu'aux grands talens , l'envie ' je ne sais pas si vous le savez.

CHARLES.

Est-ce que, par hasard, vous auriez fait quelque mal-adresse !

RAYMOND.

Hein ? lui aussi , il dit une mal-adresse , je vous d'mande un peu, une mazette . qui ne sait pas seulement remuer sa colle ! ils croient tous me vexer , eh bien ! non , ils ne me vexent pas ; ils me font de la peine.

CHARLES.

Ainsi, vous allez partir.

RAYMOND.

Oui, je me suis déjà fait l'honneur de vous l'dire... je retourne dans l'endroit où l'on rend justice au mérite, dans le pays des beaux-arts, rue Mouffetard n°. 7.

CHARLES.

Et vous vous en allez à pied ?

RAYMOND.

A pied ? non , non ; peu... très-peu ; à pied.. c'est bon pour l'histoire et le paysage ; mais le bâtiment se respecte trop pour ça , (*Fausse sortie.*) Et rappelez-vous bien ce que je vais vous dire , jeune homme , le talent en boutique aura du mal , mais il ne périra jamais , le talent

Le Tableau de Téniers.

en boutique. Adieu , ne me retenez pas ; oui , il aura bien du mal , mais il ne périra jamais. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

CHARLES , *seul.*

Quel original ! je ne puis m'empêcher de rire de sa noble fureur. (*S'approchant du tableau.*) Ah ! je vois la cause de son exil. Eh ! mais , je ne me trompe pas... je reconnais ce tableau , il est de Téniers , c'est celui que tant de fois nous avons copié avec ma chère Estelle... le Vandale ! mutiler ainsi un chef-d'œuvre des arts ?... Heureusement , il en est temps encore , et avec un peu de travail je pourrai réparer le dommage fait à ce tableau. (*Il dispose sa palette , prend les pinceaux , et après avoir effacé avec une éponge la couleur que Raymond a appliquée sur le tableau , il y travaille lui-même.*)

Air : *Je suis Lindor , ou de la maison de Jeanne-d'Arc.*
(Par Doche.)

Comment , hélas ! un pinceau misérable
Se permet-il de semblables écarts !
Quand on retouche un chef-d'œuvre des arts ,
Être ignorant c'est devenir coupable.

2^{me} COUPLET.

Ah ! corrigeons... ce Téniers va renaître ;
Oui , mon pinceau , par devoir , veut agir :
Un écolier ne peut jamais souffrir
Qu'on fane , hélas ! les lauriers de son maître.

Maintenant tout est réparé... mais qu'entends-je ! c'est la voix de mon père ; ne nous montrons pas d'abord.
(*Il entre dans le cabinet d gauche.*)

SCÈNE XV.

CHARLES , *dans le cabinet* , LE BARON , ESTELLE , GROS-JEAN.

LE BARON , *amenant Gros-Jean par l'oreille.*
Approche , imbécille , butor.

GROS-JEAN.

Oui, monsieur le Baron... mais n'y a pas besoin de tirer si fort.

LE BARON.

J'étais bien sûr que tu ferais quelque gaucherie... confier mon tableau à un homme sans talent.

GROS-JEAN.

Ah! par exemple, monsieur le Baron, j' vous d' mandons pardon... il m'a beu assuré qu'il en avait.

LE BARON

Eh! que m'importe, nigaud; ce dont je suis sûr, c'est que mon Teniers est perdu sans ressource. Tiens, Estelle, regarde toi-même.

Air : *Finale de la Gazza Ladra.*

Mets-toi plus près,
Pour en juger toi-même,
Regarde... eh! mais
Ma surprise est extrême.

ESTELLE ET LE BARON.

Quelle singulière aventure!
Ce tableau paraît, je le jure,
Plus beau qu'il ne le fut jamais.

CHARLES, *à part, à la porte du cabinet.*

Ah! quel bonheur!
Ils sont charmés, je pense.
Je sens mon cœur
Renaître à l'espérance.

ESTELLE ET LE BARON.

Quelle peut donc être la cause
D'une telle métamorphose?

CHARLES, *paraissant.*

Ici, vous en voyez l'auteur.

LE BARON ET ESTELLE.

Par quel mystère,
Près de son père,
Charles aujourd'hui
Se trouve-t-il ici?

Ensemble. }

Ensemble.

CHARLES.

Devant mon père
Comment donc faire ?
Que puis-je ici
Lui répondre aujourd'hui ?

GROS-JEAN.

Ah ! quel mystère !
C'était son père ;
Quoi donc ici
Se pass'-t-il aujourd'hui.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

LE BARON, ESTELLE, CHARLES.

LE BARON.

Comment, Charles, vous ici ? malgré ma défense ?

CHARLES.

Non, mon père, votre fils ne vous a point désobéi...
ce n'est point Charles d'Hervilly que vous voyez ici ;
c'est Raymond, peintre d'histoire.

LE BARON.

Comment ?

CHARLES.

De grâce, daignez m'entendre.

Air : Vaud. des Blouses.

Banni par vous et cherchant un asyle,
Du sort ingrat j'ai connu les hasards ;
Mais le malheur est une école utile,
Où doit s'instruire un élève des arts.
Souvent, hélas ! sans argent dans ma bourse,
Pour quelques francs je vendais mes tableaux ;
Car je n'avais alors d'autre ressource
Que ma palette et mes faibles pinceaux.
A l'institut, plus tard, cherchant la gloire,
Et d'un laurier osant briguer l'éclat,
Plus d'une fois je rêvai la victoire,
Pendant la nuit, couché sur mon grabat.
J'obtins un jour cette palme si chère :
Une couronne ; enfin, orna mon front ;
Cachant le nom que me donna mon père,

Je la reçus sous celui de Raymond.
 De Rome alors j'entrepris le voyage
 Pour essayer de plus nobles travaux ;
 Et je partis sans chagrin ; sans bagage,
 Allant à pied, mon album sur le dos.
 Je traversai les champs de l'Italie,
 Et j'admirai la ville des Césars ;
 Mais je me dis, pensant à ma patrie :
 « Rome n'a plus le sceptre des beaux arts. »
 Pendant trois ans, nourrissant l'espérance
 D'un avenir plus heureux et plus doux,
 Pour adoucir les regrets de l'absence,
 Je travaillais et je pensais à vous.
 J'avais choisi, pour léguer à l'histoire
 De nos soldats, quelques exploits fameux,
 En me disant : « A l'abri de leur gloire,
 » Mon nom peut-être un jour vivra comme eux. »
 Je rentre enfin dans notre belle France,
 Au Louvre alors mes tableaux sont admis ;
 De mes travaux l'honneur me récompense,
 Car il me compte au nombre de ses fils.
 Je ne suis pas enfant de la victoire ;
 Mais des beaux arts les lauriers sont plus doux ;
 Si, pour vous plaire, il fallait de la gloire,
 (*Montrant sa croix.*)
 Regardez-moi, suis-je digne de vous?...
 Banni par vous et cherchant un asyle,
 Du sort ingrat j'ai connu les hasards ;
 Mais le malheur est une école utile
 Où doit s'instruire un élève des arts.

RAYMOND, *dans la coulisse.*

Laissez-moi donc entrer... je vous dis... j'ai oublié quelque chose...

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est ?

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, RAYMOND, GROS-JEAN.

RAYMOND.

V'là c' que c'est, monsieur le Baron, j'avais juré de
 ne plus remettre les pieds dans cette maison, où la pein-
 ture a été vilipendée, outragée, injuriée dans un de ses
 membres les plus honorables et les plus distingués.

LE BARON.

Comment, vous osez encore reparaitre ?

RAYMOND.

Arrêtez ! l'artiste humilié gémit : mais il faut qu'il paye son terme... et puisqu'on lui refuse sa récompense, il faut bien qu'il vienne, le mémoire à la main, demander son salaire... prenez et lisez.

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est que ça ? (*il lit*) *note d'ouvrages faite et fournie par Eustache Raymond, vitrier, peintre, colleur, rue... etc...* peinture une livre dix sous, couleur à huit francs la livre... deux livres quinze sous, total quatre livres cinq sous.

RAYMOND.

Faites régler par un vitrier... je n'en rabattrai pas d'un centime... il y avait plus de couleur sur ce tableau-là, ce n'est pas ma faute si on l'a abîmé, faites régler, je ne sors pas de là.

LE BARON.

Je devine tout le quiproquo... le pauvre diable !

RAYMOND.

Pauvre diable, je suis naturellement d'un caractère doux et stoïque, mais qu'on ne me fasse pas sortir des gonds... Pauvre diable ! apprenez, monsieur, que je paye mes impositions, et que je monte ma garde : dans les bizets... par exemple... mais j'ai le chapeau.

CHARLES.

Allons, allons, mon cher confrère... de grâce, calmez-vous.

RAYMOND.

Je vous prierai d'observer que confrère a quelque chose de choquant pour moi... pas de personnalités, je vous en prie ; quand on granite comme cela... (*montrant le lambris*) ce que je vous demande surtout... c'est que vous ne me mettiez pas ce marbré-là sur le dos ; jamais une queue de poisson pareille n'a été enfantée par mon génie.

LE BARON.

C'est possible..... il y a eu ici une méprise... c'est la faute de ce nigaud qui vous a pris pour un homme de mérite.

RAYMOND, à Gros-Jean.

Merci, mon garçon; tu t'y connais, toi.

LE BARON.

Vous n'êtes mandé ici que pour peindre des boiseries et des corniches.

GRÖS-JEAN.

J' suis joliment heureux d'être bête, car si j' n'étais pas bête j' n'aurais pas fait une bêtise... et monsieur le Baron n'aurait p't-êtr' pas r'trouvé son fils.

RAYMOND.

Eh! quoi, jeune homme, vous êtes le fils d'un Baron. Vous avez des dispositions... un Baron parmi nous.... quel honneur pour la couleur!

LE BARON.

Mon fils, si je ne puis moi-même réparer mon injustice envers toi, je connais quelqu'un qui s'en chargera.

RAYMOND.

Allons, j' vois bien qu'il faut me résigner, et comme l'a dit monsieur le Baron, pour ne pas me compromettre, je ferai des corniches... (*s'adressant au public*) ainsi, messieurs les entrepreneurs, bâtissez, faites des maisons, et ma brosse est à votre service.

VAUDEVILLE.

Air : Du pas des trois Cousines.

RAYMOND.

Mâçons, et vous gens de finance,
Suivez la mode, bâtissez...
De maisons couvrez notre France,
Nous n'en aurons jamais assez.

TOUS, *en cœur.*

Mâçons, etc., etc.

LE BARON.

Bâissez, car on idolâtre
Le travail qui donne un trésor ;
Chez nous la poussière du plâtre
Est vraiment de la poudre d'or.

TOUS, *en chœur.*

Mâçons, etc., etc.

CHARLES.

Financier construit et défriche,
Et mets, par un soin obligeant,
Auprès de la maison du riche,
Une cabane à l'indigent.

TOUS, *en chœur.*

Mâçons, etc., etc.

RAYMOND.

Je saurai fournir ma boutique,
J'aurai, suivant l'occasion,
Pour les maisons, de l'encaustique,
Pour les dames, du vermillon.

TOUS, *en chœur.*

Mâçons, etc., etc.

GROS-JEAN.

Si l'terrain de la France entière
S'ouvre de maisons, malgré nous,
Ce sera donc sur la gouttière
Que l'jardinier plantera ses choux.

TOUS, *en chœur.* ..

Mâçons, etc, etc.

ESTELLE, *au public.*

J'ai promis un succès d'avance ;
Messieurs, couronnez mon espoir ;
Puissez-vous avec indulgence,
Aux auteurs répéter ce soir :
« Imitez les gens de finance,
» Bâissez, messieurs, bâissez,
» Donnez-nous des chansons en France,
» Nous n'en aurons jamais assez. »

TOUS, *en chœur.*

Imitez les gens de finance,

Bâissez, etc, etc.

20 JY 63
FIN.